

Ici Londres, des Européens parlent de l'Europe, 1904-1914: Emil Reich, J. Ellis Baker et les "races" européennes dans les grandes revues édouardiennes

Myriam Boussahba-Bravard

▶ **To cite this version:**

Myriam Boussahba-Bravard. Ici Londres, des Européens parlent de l'Europe, 1904-1914: Emil Reich, J. Ellis Baker et les "races" européennes dans les grandes revues édouardiennes. Michel Prum (dir.), De toutes les couleurs, de l'ethnicité dans l'aire anglophone, Paris, L'Harmattan, Collection "Racisme et Eugénisme", pp.83-106, 2006. hal-03752877

HAL Id: hal-03752877

https://normandie-univ.hal.science/hal-03752877

Submitted on 17 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre d'ouvrage / Book Chapter

Ici Londres, des Européens parlent de l'Europe, 1904-1914: Emil Reich, J. Ellis Baker et les "races" européennes dans les grandes revues édouardiennes

in Michel Prum (dir.), *De toutes les couleurs, de l'ethnicité dans l'aire anglophone*, Paris, L'Harmattan, Collection "Racisme et Eugénisme", 2006, p. 83-106.

Durant la période édouardienne, le discours eugéniste investit le débat dans les grands périodiques comme la *Contemporary Review. Fortnightly Review. Nineteenth Century Review*. Lire les articles eugénistes ne signifie pas devenir eugéniste ; à l'inverse, ce discours n'a pas perturbé le lectorat de ces revues. La « race sociale » des eugénistes britanniques est une variante de la « race culturelle » dont le discours a porté l'impérialisme triomphant dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle. Idéologie raciste bien sûr, mais aussi impérialiste, elle n'épargne pas les groupes européens, bien qu'ils soient blancs. La notion de « races » européennes sert l'anglo-saxonisme, c'est à dire l'idéologie qui prétend que les « Anglo-saxons » ont une supériorité culturelle issue d'ancêtres envahisseurs germaniques, essentiellement teutons.

In the Edwardian Era, the eugenicist discourse seemed to prevail in the reviews such as the *Contemporary Review. Fortnightly Review. Nineteenth Century Review*. Reading eugenicist articles did not mean becoming a eugenicist. However, this discourse did not shock their readership. The social "race" of British eugenicists was an avatar of the cultural race that boosted 19th century triumphant imperialism after 1850. A racist and imperialistic ideology, it targeted European groups even though they were white people. This notion of European "races" served Anglo-Saxonism, that proved the supposedly cultural superiority of "Anglo-Saxons" who were descendants of German (mostly Teutonic) invaders.

Mots clés : Eugénisme. Périodiques. « Races » européennes. Histoire. Anglo-saxonisme. Impérialisme. Grande-Bretagne. Emil Reich. Havelock Ellis.Culture. *Contemporary Review. Fortnightly Review. Nineteenth Century Review*.

Keywords: Eugenicism. Periodicals. European « Races ». History. Anglosaxonism. Imperialism. Britain. Emil Reich. Havelock Ellis. Culture. *Contemporary Review. Fortnightly Review. Nineteenth Century Review*.

Myriam Boussahba-Bravard

Laboratoire ERIAC, université de Rouen Normandie

Myriam Boussahba-Bravard, « Ici Londres, des Européens parlent de l'Europe, 1904-1914 : Emil Reich, J. Ellis Barker et les « races » européennes dans les grandes revues édouardiennes », *in* Michel PRUM (dir.), *De Toutes les couleurs*, Paris, L'Harmattan, collection « Racisme et eugénisme", 2006. (7ème ouvrage collectif du GRER)

Ici Londres, des Européens parlent de l'Europe, 1904-1914 : Emil Reich, J. Ellis Barker et les « races » européennes dans les grandes revues édouardiennes

Myriam Boussahba-Bravard

Analyser la production d'articles de politique étrangère entre 1904 et 1914, déterminer le profil des auteurs proéminents, ainsi que leur discours sur les « races » européennes est l'objet de cet article. Les revues du corpus, la *Contemporary Review*, la *Fortnightly Review*, la *Nineteenth Century and After Review*, sont « grandes » parce qu'elles sont établies, généralistes et diffusent sur l'ensemble du pays. À destination des classes moyennes éduquées, ces mensuels constituent l'étalonnage de leur culture et de l'opinion majoritaire au moment de la publication. Les éditeurs ne sont pas pour autant fermés à la nouveauté ou à l'expression minoritaire. La composition des sommaires correspond à la fois à ce qui va contenter le lectorat, le confirmant dans ses opinions, et à l'informer de ce qu'il doit savoir, ouvrant la voie à ce que ce lectorat ne connaît pas encore. Les contributeurs répondent aux mêmes exigences ; grande plume ou contributeur régulier du mensuel construisent une opinion qui regarde son empire et ses voisins européens, tout en portant un regard critique et conservateur sur l'Angleterre.

La période édouardienne affiche des tensions multiples, intérieures et extérieures. Pour les périodiques généralistes et spécialistes, c'est une époque florissante où les titres, récents et anciens, se font une concurrence acharnée pour un lectorat qui n'augmente pas autant que les nouveaux titres pourraient le faire penser. Cette situation concurrentielle est aussi subie *[page83]* par les trois périodiques généralistes de ce corpus, qui renforcent les critères qui ont déjà fait leurs preuves : les contributeurs sont souvent des professionnels ; la revue n'est pas unanimiste et ouvre plutôt ses pages au débat ; les critiques de livres sont de qualité ; les articles de « politique étrangère », centraux avant 1914, se rapportent quasi exclusivement à l'Europe.

Durant la période édouardienne, le discours eugéniste investit le débat quand il ne le confisque pas, comme celui de la réforme sociale dans ces mêmes périodiques[1]. Avec les eugénistes, les classes moyennes ont la possibilité de libérer leur mépris et leur peur des « inadaptés sociaux » anglais, catégories d'ailleurs mal définies. Lire les articles eugénistes ne signifie pas devenir eugéniste ; à l'inverse, ce discours n'a pas perturbé le lectorat de ces revues. La « race sociale » des eugénistes britanniques est une variante de la « race culturelle » dont le discours a porté l'impérialisme triomphant dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle. Si l'hérédité est sociale et/ou culturelle, elle n'est pas modifiable ; va donc alors se dessiner une hiérarchie des groupes sociaux et nationaux exprimée exclusivement en termes de « race ». Idéologie raciste bien sûr mais aussi impérialiste, elle n'épargne pas les groupes européens, bien qu'ils soient blancs. La notion de « races » européennes sert l'anglo-saxonisme, c'est à dire l'idéologie qui prétend que les « Anglo-saxons » ont une supériorité culturelle, donc linguistique, qui provient d'ancêtres envahisseurs germaniques, essentiellement teutons, c'est ce qu'écrivent les historiens prônant l'anglo-saxonisme[2]. Hérédité culturelle, le « caractère » (*character)* détermine les groupes dont la réussite économique et impérialiste est attribuée à leur appartenance à une race fantasmée, produit d'une histoire déterminée par la notion *[page84]* de progrès. Ainsi bien que blanche, l'Europe est présentée comme une Europe des « races » : les mérites les plus indiscutables seraient ceux des « Teutons », talonnés par les « Anglo-saxons ». Ces deux « races », cousines germaines, sont censées dominer les « Latins » dont la culture et l'intellect seraient supérieurs mais si « féminisants » qu'ils limiteraient leur reproduction en nombre et en qualité. Si les « Latins » sont donc des décadents, les « Slaves » seraient alors plus dangereux car leur indice (élevé) de « dégénérescence » ne les empêcherait pas d'avoir une natalité envahissante. Comme l'Empire britannique, l'Europe est évaluée en termes raciaux qui permettent aux Britanniques anglo-saxonistes de penser qu'ils sont supérieurs à tous, y compris d'ailleurs aux « Teutons » qui, d'une certaine façon, sont trop « teutoniques » … À la fin du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle, ce positionnement est discuté parmi les élites académiques, les historiens par exemple, mais pas encore chez les sociologues noyautés par les eugénistes[3]. À la même période (1899) Houston Stewart Chamberlain publie en allemand *Les Fondations du XIX^{e} siècle,* ouvrage à la gloire du pangermanisme conquérant, très admiré par Guillaume II puis ensuite par Hitler. L'aryanisme et la géographie mythique nivale incarnent cette supériorité raciale dont H. S. Chamberlain reconnaît la filiation avec l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* du Français Arthur Gobineau, abondamment traduit dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle[4]. Ces théories sont exprimées par les élites pour elles-mêmes en dehors des partis politiques ; même si elles s'associent à des positions impérialistes *[page85]* et eugénistes, ce serait une erreur de penser que seuls les conservateurs, au sens politique traditionnel, sont des

---

[1] Myriam Boussahba-Bravard, « La propagande eugéniste dans les périodiques édouardiens : effets de miroir ou vague déferlante ? », in Gilbert Millat (dir.), *La Mise en scène du politique - Propagande, persuasion, communication en Grande-Bretagne aux XIX^{e} et XX^{e} siècles*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2007 (à paraître).

[2] Hugh MacDougall, *Racial Myths in English History: Trojans, Teutons and Anglo-Saxons,* Montreal, Harvest House, 1982, V: 'A Myth Triumphant, Progress and Historiography'.

[3] Malgré les démonstrations irréfutables de F. W. Maitland et P. Vinogradoff, les historiens anglo-saxonistes tardifs, Edward Freeman et William Stubbs, continuent de clamer l'origine germanique du génie anglais, MacDougall, *op.cit.,* p. 96. La sociologie anglaise se constitue avant la première guerre mondiale autour de Francis Galton, amateur de science et fondateur de l'eugénisme. En 1904, la Société sociologique tient son premier congrès dont les actes sont publiés en 1905. La sociologie anglaise ne sera normalisée qu'après le conflit de la Première guerre mondiale.

[4] Houston Stewart Chamberlain, *Die Grundlagen des neunzehnten Jahrhunderts,* Munich, 1899 ; *The Foundations of the Nineteenth Century,* Londres, 1911 ; *Les Fondations du XIX^{e} siècle,* Paris, 1913. Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris, 1853 (Gallica, BNF).

convaincus ; comme pour les eugénistes, les soutiens actifs se recrutent parmi les élites conservatrices et réformatrices des deux sexes sur l'ensemble du spectre politique anglais[5].

Dans ce cadre, le contributeur (ou la contributrice) de politique étrangère doit planter ses repères et déterminer non seulement son champ, mais aussi son mode d'intervention. Il s'agit soit de regarder le fonctionnement des institutions ailleurs pour inspirer le modèle national, comme par exemple W. H. Dawson et Edith Sellers dans *Contemporary* et *Fortnightly*, Sellers dans *Nineteenth Century And After*[6], soit d'expliquer les relations entre les groupes divers au sein d'entités politiques contestées. Les Balkans, le pangermanisme ou les revendications des minorités (à l'émancipation comme à l'intégration) sont omniprésents entre 1904 et 1914, y compris dans les grandes revues. Les tensions montent et les lecteurs sont suspendus aux informations politico-historiques qu'ils découvrent dans leurs mensuels. De plus en plus, les contributeurs réguliers sont des étrangers européens, qui vivent à Londres et abordent les questions de politique étrangère comme des spécialistes, à la fois témoins et analystes. Ni « anglo-saxons », ni anglo-saxonistes, ils maîtrisent parfaitement la langue, les attentes et ignorances culturelles : ils écrivent alors pour des Anglais à propos d'un ailleurs, hors de l'Empire et généralement hors de l'anglo-saxonisme. Pourquoi ces contributeurs deviennent-ils dominants en « politique étrangère », c'est-à-dire en fait « européenne », à cette période ? *[page86]*

Emil Reich et J. Ellis Barker (pseudonyme d'Otto Eltzbacher) contribuent tous deux aux grandes revues. Le premier est hongrois et le second allemand ; leurs contributions esquissent un profil d'auteurs, révélateur de la nouvelle demande du lectorat. La précision des faits ne peut plus s'embarrasser de considérations générales et répétitives sur l'infériorité essentialiste des « races » d'un ailleurs, en ignorant totalement son contexte social et politique. Cette idéologie qui a dominé le XIX^{e} siècle anglais a probablement empêché la formation de suffisamment d'Anglais à la lecture de l'Europe et des Européens.

Ainsi ces articles sur les Européens peuvent être lus comme un nouvel européanisme, un goût et un intérêt pour l'actualité européenne parce qu'il est acquis qu'il « s'y passe des choses ». Précédemment, les caractéristiques raciales et racistes tuaient l'actualité, européenne et impériale, parce qu'elles déterminaient l'existence de groupes en dehors de l'histoire, produite par des groupes dits supérieurs et caractérisée par le « progrès ». À l'époque édouardienne, l'européanisme supplante la posture anglo-saxoniste puisque la « nation » ou « l'identité nationale » remplace la « race » comme critère d'analyse. Certes, il reste des traces textuelles de la nomenclature raciste, qui sont généralement neutralisées par la complexité de l'actualité, notamment balkanique. Les caractéristiques nationales remplacent les caractères raciaux attribués à des groupes dont les États ou les nations n'étaient pas vraiment reconnus. Le stéréotype reste mais n'est plus « racial ».

Peut-on pour autant parler de la fin des « races » européennes ? Évidemment non, d'autant moins que le pangermanisme nazi s'appuiera sur cette idéologie pour conquérir de nouveaux territoires, déporter de nombreux « Slaves » et gazer systématiquement leurs populations juives. En 1914, ce discours sur les « races » européennes n'est plus ni majoritaire ni permanent dans les grandes revues anglaises. Les cultures nationales offrent toutes un potentiel que le lecteur britannique éduqué doit connaître. D'autant que la revendication est à la démocratie, garante de la justice pour les habitants de la plupart des pays européens, là où

[5] Arnold White et H. Havelock Ellis sont des eugénistes actifs, l'un chez les ultraconservateurs, l'autre chez les réformateurs fabiens dont beaucoup sont militants ou sympathisants eugénistes. Chez les suffragistes et les féministes, les eugénistes sont également nombreuses. Olive Schreiner, grande amie des eugénistes Karl Pearson et Havelock Ellis, écrit des pages éclairantes sur la hiérarchie des races, leur vitalisme et reproduction. Les métaphores anglo-saxonistes lui permettent de justifier le militantisme pour l'égalité entre les sexes, Olive Schreiner, *Women and Labour*, Londres, 1911, par exemple pp. 144-150.

[6] Boussahba-Bravard, *op. cit.*

les élites traditionnelles affichent une situation de crise *[page87]* puisqu'elles sont en passe de perdre leurs prérogatives. Ainsi la fascination pour la politique étrangère pourrait bien être fondée non seulement sur la peur d'un conflit à l'échelle de l'Europe, mais aussi sur les transitions et soubresauts de la modernité européenne : la démocratisation des systèmes politiques, Angleterre incluse, surtout par le biais de l'affirmation des nationalités. Ce n'est pas la fin des « races » européennes, c'est la fin de la domination de cette idéologie en Angleterre. Ceci ne signifie pas qu'un Havelock Ellis, grand contributeur de périodiques, ou qu'un Houston Chamberlain, installé en Allemagne, ne continuent pas à diffuser leur idéologie raciste. Mais elle ne peut plus prétendre à l'adhésion inévitable des lecteurs et lectrices, alors que le discours sur les « inadaptés sociaux » anglais et l'efficience nationale continue indiscutablement de dominer ces grandes revues à la même période.

LES EUROPÉENS PARLENT DES EUROPÉENS

Si l'on examine les profils d'Emil Reich (1854-1910) et de J. Ellis Barker[7] (1870-1948), un modèle semble se dessiner. Aucun d'entre eux n'est britannique, mais tous deux se sont fait un nom grâce à leurs publications en langue anglaise.

Emil Reich est né en Hongrie puis émigre aux États Unis avec l'ensemble de sa famille (1884). Il habite en France (1889), puis en 1893 épouse une Française et s'installe à Londres, où il vit de sa plume comme auteur et conférencier[8] ; il utilise sa culture historique et européenne pour contribuer notamment aux grandes revues. Dès 1896 il devient contributeur épisodique à *Nineteenth Century*, essentiellement à cause de ses témoignages-analyses sur la Hongrie et le sionisme (1896-1901). En 1904 et 1905, il fournit onze articles principalement à la *Contemporary* et *Fortnightly*, alors qu'il publie abondamment des ouvrages et atlas d'histoire ancienne en Grande-Bretagne. En 1908 ses trois dernières contributions sont à *Nineteenth Century*. En 1904-1905, il publie un triptyque aux intitulés évocateurs : « The Future of the Latin Nations », *[page88]* « The Slav and His Future », « The Future of Germany », ces trois articles étant également publiés dans *Living Age* au cours du premier semestre 1904[9]. Reich incarne la figure de l'Européen et est sollicité par un périodique américain[10]comme « distingué spécialiste des affaires internationales de l'Europe continentale et auteur de *Success Among Nations* » pour écrire sur « les relations de l'Europe avec les États-Unis ». Ses ouvrages et contributions sur l'Europe se succèdent: « Hungary and the Slavonic Kingdoms», 1902[11]; *Foundations of Modern Europe*, 1904 ; *Germany's Swelled Head*, 1907 ; *General History of Western Nations from 5000 B.C to 1900 A.D*, 1908. On lui reconnaît un apport à une théorie critique de l'histoire. Dans ce corpus, Reich est d'ailleurs le seul contributeur à consacrer plusieurs articles à la théorie de l'histoire[12].

> La ressemblance entre les races latines est entièrement superficielle. Les caractères nationaux sont très dissimilaires : il n'y a personne de plus opposés que les Italiens, les Espagnols et les

[7] J. Ellis Barker est traité plus loin.

[8] W. B. Owen, rev. H. C. G. Mathew, « Reich, Emil (1854-1910) », *Oxford Dictionary of National Biography*, 2004, consulté le 23 janvier 2006 (*ODNB*).

[9] Emil Reich, «The Future of the Latin Nations », *Contemporary*, 85 (mars 1904), pp. 398-412; « The Slav and His Future », *Fortnightly*, 75, 447 (mars 1904), pp. 371-82; « The Future of Germany », *Fortnightly*, 75, 448 (avril 1904), pp. 597-610.

[10] *World's Work*, 9: 2 (décembre 2004), p. 5640.

[11] Lord Acton, *Cambridge Modern History*, Cambridge University Press, [vol. 1-13, 1902-1912], vol. 1, 1902.

[12] *ODNB*, 2004. « Psychological versus Armchair Historians », *Fortnighly*, 77, 457 (janvier 1905), pp. 99-110; « History and Character », *Nineteenth Century*, 63, 372 (février 1908), pp. 254-71.

> Français. Ethnographiquement, ces peuples sont également très divers et à l'intérieur de chaque pays, leur individualisation, poussée à l'extrême, est inégalée. Rien n'est plus dangereux que de hasarder des généralités sur les soi-disant nations latines.[13]

Dès l'introduction, Emil Reich rejette le stéréotype racial qui ferait de tous les « Latins » une communauté biologique et culturelle. De plus, les habitants sont pourvus de qualités qui devraient faire l'envie de tous. Ainsi les Espagnols, *[page89]* malgré leur grande pauvreté économique, pourraient très bien développer une société aussi remarquable que n'importe laquelle de celles qui existent. Les Italiens sont indéniablement les plus doués de toute l'Europe ; tant sur le plan de l'action que sur celui de la pensée, ils ont produit de grands hommes dont l'importance égale l'unicité. Les Français vivent dans un pays homogène qui reste divers sans être jamais ennuyeux. Ils administrent mal leur empire qui cependant inclut certaines des parties les plus riches du globe ; « avec tant de points favorables, nous ne pouvons pas douter que la France possède les plus grandes chances de succès à venir » [14].

Les caractéristiques physiques et culturelles des femmes pèsent sur l'apparence et le comportement des populations ; par la reproduction et l'éducation, les femmes de chaque pays perpétuent un modèle national plutôt que commun à une « race » latine. Pareillement, dans « The Future of Germany », les Allemandes sont d'abord comparées aux Françaises (avantage à ces dernières), puis différenciées entre celles du Nord et celles du Sud au bénéfice des sudistes. Contrairement à la majorité des édouardiens, Reich est anti-darwinien. Il peut difficilement expliquer pourquoi ces différences existent si ce n'est que « peut-être ces caractéristiques [les traits désagréables des Allemandes des villes du nord] sont le résultat d'un long processus d'évolution sociale ». Les mariages arrangés sur la base d'alliances économiques détruisent la beauté naturelle des femmes, c'est pourquoi, écrit-il, les Américaines sont les plus belles femmes au monde puisque le système de la dot n'existe pas dans leur pays[15]. Ensuite il considère la formation intellectuelle et scientifique, la rigueur germanique et l'idéalisme philosophique comme des qualités, qualités d'autant plus inquiétantes pour un Britannique que l'Allemagne vise à les supplanter sur mer et sur terre. Les Allemands sont dangereux parce qu'ils préparent « consciencieusement » leur expansion géographique et politique, sauf que les Anglais sont certainement *[page90]* imbattables et que les Français attendent leur revanche. D'ailleurs, écrit Reich, les Allemands ont plusieurs faiblesses, leurs femmes sont peu performantes sur le plan de la « civilisation » et leurs élites sont paralysées par l'excessive bureaucratie de la vie politique[16]. Reich est loin d'admirer les « Teutons » ; il n'écrit pas une seule fois ce mot dans les treize pages de cet article – sauf dans le groupe nominal « philologie teutonique ». Comme pour les « Latins », les caractéristiques sont nationales ; elles dépendent bien d'un processus de généralisation, de stéréotypes collectifs certes, mais qui neutralisent la « race » : si le visage des femmes du nord exprime la sécheresse, c'est une conséquence de leur environnement (le partenariat économique) et non pas sa cause. Avec « The Slav and His Future », Reich retourne à la racialisation[17] des comportements ; le singulier appliqué à la personne incarne la terminologie générique de la « race » slave — et non pas de la « nation » (ou de sa recherche) — dont Reich commence par définir l'âme comme peu admirable[18]. Pour lui, le « Slave » possède trop de sensibilité, trop de sentimentalité, trop de sautes d'humeur, appartient à trop de petites nations insignifiantes

---

[13] Reich, « The Future of the Latin Nations », p. 398.

[14] Reich, *op. cit.*, pp. 400, 412.

[15] Reich, « The future of Germany », p. 597-8. Le succès commercial de Benjamin Kidd, *Social Evolution*, 1899, connote ces termes ; Reich, lui, n'est pas eugéniste et refuse toute analogie physiologique comme méthodologie en sciences humaines.

[16] Reich, *op. cit.*, pp.608, 610.

[17] Un anglicisme regrettable mais efficace.

[18] Reich, « The Slav and His Future », p. 371.

au sud, parle trop de langues qui n'ont produit que de la sous-littérature dans une langue trop lexicale pour être notionnelle. En « bon Hongrois », il affirme que les langues slaves sont en dehors de l'histoire et donc n'ont pas de pertinence[19]. Cependant comme les « Slaves » du nord, Polonais et Russes, sont numériquement importants, il est nécessaire de les présenter aux lecteurs des revues, écrit Emil Reich. Les Polonaises sont trop éduquées et trop spirituelles pour être compétentes dans leur intérieur ; elles sont inadaptées (*unfit*) à leur quotidien. Gros handicap des Polonais, elles constituent un danger même pour les Allemands qui risquent la polonisation à l'est, écrit Reich en rapportant les paroles du premier ministre allemand qui, dans cet article anti- « slave », détient la vérité[20]. Quant aux Russes, trop nombreux *[page91]* et trop hétérogènes, Reich pense qu'on les surestime, qu'ils parlent trop de langues, que leur nombreuse armée incorpore des soldats dont la bravoure n'a d'égale que l'incurie de son commandement, incapable de mettre au point une stratégie. Pour Reich, la nombreuse paysannerie russe n'est plus un avantage (comme cela l'est pour l'Allemagne du Sud, par exemple) ; au contraire le paysan russe est « prodigieusement prolifique » ; son inculture lui permet de coloniser les confins de l'Empire principalement par les intermariages et la procréation ; sa religion chrétienne orthodoxe le maintient dans une féodalité obscurantiste disparue ailleurs en Europe. Il conclut donc qu'il n'y a rien à craindre de la Russie, qui est incapable de conquêtes vers l'Ouest à cause d'un panslavisme d'opérette[21].

Quand Reich parle des « Slaves », son positionnement idéologique et son ton changent : il produit de l'opinion hongroise (ici conservatrice) au lieu d'expertise européenne (ici éclairée). Par le biais de caractéristiques nationales, les nations européennes sont traitées avec une bienveillance informée. Les « Slaves » ne bénéficient pas du même traitement car, en écrivant sur la Hongrie, Emil Reich devient nationaliste magyar. Aussi n'est-il pas surprenant que Lord Acton admire sa culture et le biais anti- « slave » qu'il expose volontiers dans la presse périodique dès la décennie 1890 : lui confier la rédaction de « La Hongrie et les royaumes slaves » s'inscrit bien dans la démarche anglo-saxoniste de Lord Acton, catholique et grand connaisseur de l'Europe[22]. Emil Reich est protestant, mais admire le catholicisme institutionnel qui a produit de « l'histoire » et donc, écrit-t-il, de la « civilisation », notamment dans le cas des Magyars, car ils ont une « histoire », alors que les « Slaves » n'en ont pas. Les conquérants magyars, continue-t-il, ne se sont jamais mélangés aux autres ethnies et la société politique qu'ils dominent n'est pas une nation ; ainsi la Hongrie est plus un empire qu'un pays, ce qui fait que les droits politiques ne peuvent pas être accordés aux simples habitants *[page92]* (*dwellers*). Reich affirme que la construction politique est responsable de la situation et dédouane ainsi les élites magyares, comme si les institutions politiques étaient désincarnées[23]. Le critère discriminatoire de Reich n'est pas directement la « race », mais prétend-il, « l'histoire ». Les Russes, par exemple, conquièrent toujours plus de territoires à l'est mais, affirme-t-il, « l'histoire ne se fait pas par les masses et les majorités, qui, bien qu'elles puissent jouer un rôle important dans la construction des institutions, ne sont pour l'essentiel pas productrices d'histoire. Les minorités agissantes sont la matière qui génère les causes de l'histoire »[24]. Puisqu'en Hongrie, les Magyars sont aussi les nobles, Reich ne voit aucune contradiction à sa théorie de l'histoire, classiquement histoire des élites, mais pas pour autant des « races ». Pourtant il utilise bien le vocabulaire anglo-saxoniste à disposition pour parler des « Slaves ».

---

[19] Dans les articles sur la Hongrie, Emil Reich est anti- « slave » et pro-Magyar.
[20] Reich, *op. cit.*, pp. 372, 374-5.
[21] Reich, *op. cit.*, pp. 376-82.
[22] MacDougall, *op. cit.*, VI: « Anglosaxonism and Romanism: The Dilemma of Lord Acton », pp. 107-18. Josef L. Altholz, « Acton, John, first Baron Acton (1834-1902) », *ODNB*, 2004 (consulté le 23 janvier 2006).
[23] Emil Reich, « The crisis in Hungary », *Contemporary*, 87, 478 (octobre 1905), pp. 516-25, p. 518.
[24] Reich, « The Slav and his future », p. 377.

LA RACE ET LA NATION : L'EUROPÉANISME ÉDOUARDIEN

En effet, Reich ne croit pas à la « race » fondatrice même s'il pense que la culture fonde l'histoire nationale. Dans « Psychological v. Armchair Historians », il s'exclame sur le transfert brut d'une loi organique appliquée directement à l'histoire.

> À une récente rencontre de sociologues, j'ai entendu, *de mes oreilles entendues* [en français dans le texte original], que la Révolution française pouvait être expliquée selon une approche *physiologique*. […] Il est facile de voir comment une erreur aussi fondamentale permet une application erronée du concept de « loi », tel qu'il est utilisé en sciences physiques, aux faits historiques.[25] *[page93]*

Pour Reich, les faits épinglés et compilés n'ont pas plus de sens qu'une idée préétablie au mépris des faits :

> Si l'histoire, comme les autres branches d'étude scientifique, doit être étudiée à la lumière des idées, contrôlant et contrôlées par les faits, de quelle façon peut-on espérer augmenter son pouvoir d'idéation, de création d'idées ? […] Par « psychologique », nous ne voulons rien dire de plus que la compréhension des motivations ultimes des hommes et des femmes à se soumettre à une institution, à participer à un événement ; en général à se comporter historiquement.[26]

Une telle définition de l'histoire — la recherche permanente d'idées nouvelles et les motivations reconnues des personnes — présente le cas d'un historien capable de regarder son époque, à l'exception de sa patrie d'origine, avec distance. Il ne peut accepter la biologisation de la société et des sciences, dont l'histoire, ni concevoir que le seul transfert d'un modèle le rend viable. Reich croit aux élites, mais n'est ni eugéniste ni impérialiste farouche. Avec la publication de « History and Character » (1908), il offre, dans une grande revue, des funérailles nationales à la « race » et au « caractère » comme éléments essentiels de l'analyse historique :

> Cette objection [émise par la généralité de ceux qui étudient l'histoire] est fondée sur la croyance en la « race ». La plupart des lecteurs, tout naturellement, commenceront l'étude de l'histoire en croyant implicitement à certaines mystérieuses qualités « raciales » des nations. Ils diront qu'alors qu'ils ne s'opposent pas à considérer une division des causes historiques en constantes et variables, ils ne peuvent pourtant pas admettre que la « race » n'est pas une des causes constantes de l'histoire. *[page94]* […] Puisque le caractère[27] est « sans aucun doute » une des caractéristiques de la « race », le caractère est nécessairement une des principales composantes des institutions sociales, et donc de l'histoire.
>
> Il est impossible de donner ici, comme l'auteur l'a fait ailleurs, toutes les raisons qui poussent à détruire la notion commune de « race ». Il n'y a pas de « race » parmi les Blancs au sens de qualités permanentes et éternelles et donc inexplicables d'un groupe donné ou d'une classe de Blancs. Il y a certes des types, mais il n'y a pas de « races ». Les peuples, comme le reste, changent constamment ; les Anglais d'aujourd'hui ne ressemblent pas plus aux Anglais de l'époque de Richard III que les Français aux Allemands. L'ethnologue américain Ripley,

---

[25] Emil Reich, «Psychological v. Arm-chair Historians », *Fortnighly,* 77, 457 (janvier 1905), pp. 99-110, pp. 100-01. Il s'agit du congrès de sociologie de la *Sociological Society*, fondée en 1903 sous l'impulsion de Francis Galton et de ses adeptes. La liste des membres du bureau tout comme la déclaration d'existence de la société confirment qu'ils veulent promouvoir l'eugénisme, Sociological Society, *Sociological Papers*, volume 1, Londres, Macmillan, 1905, pp. 283, 284-5. Emil Reich apparaît dans le sommaire de ce volume comme discutant dans une des sessions.

[26] Reich, « Psychological v. Arm-chair Historians », pp. 103-4.

[27] Traduire « *character* » par « caractère » affaiblit un peu sa composante morale.

> qui s'accroche encore à l'idée de « race », a été obligé de reconnaître que même les Juifs, que presque tout le monde considère comme la preuve indéniable de la « race », sont « seulement un peuple, mais pas une race ». Et c'est cela la réalité. Quiconque a beaucoup voyagé a remarqué que la prétendue permanence de la nature humaine est la plus changeante de toutes les choses. Comme les voyages prouvent l'extrême variation du caractère humain dans l'espace, l'histoire fait de même dans le temps. Il est par conséquent pratiquement impossible d'attribuer un quelconque trait permanent, qui appartiendrait aux facteurs constants de l'histoire énumérés précédemment, à un caractère supposé, collectif et inné d'une nation ou d'une classe de gens.[28]

Dans cet avant-dernier article— Emil Reich meurt à Londres en 1910 — il rejette l'idée de progrès qui serait soutenue par une éthique permanente ; l'idée de progrès, exposée par Buckle[29], implique une continuité à rechercher et à justifier dans le présent. Reich concède que s'il y une humanisation croissante *[page95]* des sociétés, elle est due à la circulation des idées et à la force de l'intellect. Pour Reich, il y a quatre causes constantes des mouvements historiques : dans l'ordre, les causes géopolitiques, économiques, sociales et les idéaux nationaux ou internationaux. Le cinquième et dernier facteur historique, variable, est lié à la personnalité d'individus ; dans ce seul cas le « caractère » peut jouer un rôle qui reste cependant aléatoire. D'autant que cette notion de caractère, conclut Reich, a elle-même une histoire qu'il importe de clarifier afin de mesurer son influence à l'échelle historique. Une génération avant *The Whig Interpretation of History* (1931)[30], Reich suggère déjà des règles que l'historien devrait suivre et dénonce par exemple l'approche de Carlyle centrée sur le héros et donc le « caractère » [31].

À l'exception de la Hongrie[32], Reich fait œuvre de vulgarisation dans les grandes revues, ce qu'elles attendent des contributeurs. Par le périodique, les implications intellectuelles et politiques de la démonstration de Reich atteignent les classes moyennes éduquées et bouleversent le cadre de pensée d'un lectorat divisé entre ceux susceptibles de revoir leur position et ceux qui s'y refusent. D'autres contributeurs, surtout en politique étrangère, remanient les concepts et cadres d'analyse loin de la « race » et de l'anglo-saxonisme, ou encore contre les eugénistes du pays. Sidney Low par exemple s'élève contre les eugénistes qui, certes, sont des spécialistes d'un domaine, mais théorisent dans d'autres. Leurs affirmations pleuvent ainsi que leurs chiffres mais leurs démonstrations sont singulièrement peu convaincantes, peut-être est-ce parce qu'elles relèvent d'« amateurs », conclut-il à la fin de « Is Our Civilisation Dying ? » (1913) : *[page96]*

> Il est dommage que la plupart de nos vrais historiens soient si occupés par « leur spécialités » qu'ils n'ont pas le temps de traiter les résultats à long terme et les tendances longues des processus politiques et historiques. Ces enquêtes sont laissées indûment aux moralistes, qui sont meilleurs en morale qu'en histoire.[33]

La période édouardienne témoigne d'une actualité brûlante, cosmopolite, évolutive et complexe ; elle nécessite l'expertise de ceux qui connaissent intimement le pays ou la région

---

[28] Emil Reich, « History and Character », *Nineteenth Century And After*, 63, 372 (février 1908), pp. 254-71, p. 261.

[29] Reich, *op. cit.*, p. 257. Henry Thomas Buckle (1821-1862), *History of Civilisation in England*, 2 volumes, 1857-1861.

[30] Herbert Butterfield, *The Whig Interpretation of History*, 1931.

[31] Reich, *op. cit.*, p. 262.

[32] Il écrit 27 articles entre 1896 et 1908. En soustrayant les réimpressions dans *Living Age*, 5 articles sur 24 concernent la Hongrie (20%). Ses livres ne portent pas spécifiquement sur la Hongrie. En 1902, Reich a 48 ans et des revenus assurés, sa collaboration avec Lord Acton est donc choisie.

[33] Sidney Low, « Is our Civilisation Dying? », *Fortnightly*, 93 (avril 1913), pp. 627-39, p. 639.

européenne. Ceux-là sauront comprendre les interrelations et concurrences d'enjeux entre des entités politiques en mutation. L'expert non seulement comprend les situations, mais aussi parle une ou plusieurs langues étrangères, voire voyage ou réside en Europe. Autrement dit, l'expert communique avec (plutôt que sur) les nations ou nationalités européennes avant de rapporter leurs points de vue. Les langues et cultures font partie des rivalités ou des revendications ; les publications, les élections parfois, sont autant d'expressions de la différence et de la « civilisation ». Étrange effervescence européenne rapportée dans les périodiques anglais qui n'est pas sans rappeler cet extrait de Roland Barthes :

> Au dire de Freud *(Moïse et le monothéisme),* un peu de différence mène au racisme. Mais beaucoup de différences en éloignent, irrémédiablement. Égaliser, démocratiser, massifier, tous ces efforts ne parviennent pas à expulser « la plus petite différence », germe de l'intolérance raciale. C'est pluraliser, subtiliser, qu'il faudrait, sans frein.[34]

Il semble bien devenu impossible, face à l'actualité et aux thèses multiples de l'Europe édouardienne, d'appliquer l'interprétation simpliste des « races » européennes. *[page97]*

LA FIN DES RACES EUROPÉENNES ? NON, LA FIN DE LEUR DOMINATION, OUI

Si le creuset européen est à comprendre, si plusieurs évolutions sont envisageables, seul l'expert pourra mensuellement offrir des analyses à un lectorat interloqué si ce n'est inquiet. La découverte des enjeux et de la multiplicité des points de vue est certainement étourdissante, mais la connaissance et l'élitisme sont des valeurs qui incitent à lire, ou à faire semblant de lire, la politique étrangère européenne. Ainsi à la différence des articles concernant l'Empire, le lecteur doit maintenant comprendre l'actualité européenne comme sujet de son propre discours et non pas objet du discours britannique. Le changement de positionnement est fondamental même si les formes d'expression semblent à la traîne du point de vue modifié.

J. Ellis Barker (1870-1948), pseudonyme d'Otto Julius Eltzbacher, est né à Cologne dans une famille de médecin. Il contribue aux périodiques anglais à partir de 1906, date à laquelle il a déjà publié *Drifting, On the State of England* (Eltzbacher, 1901); *Modern Germany: her Political and Economic Problems, her Policy, her Ambitions, and the Causes of her Success* (Eltzbacher, 1905); *The Rise and Decline of the Netherlands* (Barker, 1906). Entre 1906 et 1915, il signe 77 articles dont 37 à *Nineteenth Century and After*, 14 à *Fortnighly* et *Living Age*, soit 51 dans ce corpus. Dans *Nineteenth Century*, 13 articles concernent l'Allemagne[35], 7 les Balkans, la Russie et l'Autriche-Hongrie, 7 la politique intérieure anglaise, 4 les États-Unis, 2 l'Empire britannique. Il publie aussi *British Socialism* (1908) que *New Age* dénigre en même temps que la presse périodique : *[page98]*

> M. Barker s'est enlisé dans un tas de pamphlets, articles, etc. La plupart sont nécessairement sans valeur ; le pamphlet est le médium favori des esprits de deuxième zone, et les bien trop

[34] Roland Barthes, *Roland Barthes par lui-même*, Paris, 1975, p. 74.

[35] Par exemple, J. Ellis Barker, *Nineteenth Century And After*, « Germany at the Parting of the Ways », 61, 360 (février 1907), pp. 209-26 ; « The Foreign Policy of the Emperor William II », 63, 371 (janvier 1908), pp. 26-37 ; « German Armaments and the Liberal Government », 65, 386 (avril 1909), pp. 570-83 ; « The German Designs in Africa », 70, 414 (août 1911), pp. 201-14 ; « The Failure of Post-Bismarckian Germany », 71, 424 (juin 1912), pp. 1059-75 ; « British Unreadiness for War », 75, 445 (mars 1914), pp. 657-81 ; « Frederick the Great and William the Second », 77 (juin 1915), pp. 1249-69.

> nombreux extraits cités par M. Barker montrent que le verbiage est aussi caractéristique du Socialisme que de n'importe quel –isme.[36]

Quel que soit ce que *New Age* écrit (avec une certaine hypocrisie) sur Barker, ce dernier est le prototype de l'expert édouardien qui dévoile aux Anglais ce qu'ils doivent savoir. Barker dénonce la menace allemande en apportant des faits et des analyses qui appartiennent bien au domaine de la « politique étrangère ». Son statut lui permet de critiquer sévèrement les commentateurs amateurs qui utilisent encore l'argument d'autorité sans l'étayer sur des faits. Ainsi, il répond à Lord Eversley que même s'il semble parler avec l'aval du gouvernement, son analyse est infondée :

> Malheureusement Lord Eversley montre sa méconnaissance non seulement des affaires intérieures allemandes et de l'histoire récente, mais aussi de la réalité des politiques navales et étrangères. Comme on peut douter de l'exactitude de ses affirmations, on doit nécessairement remettre en question ses conclusions. Elles sont d'autant plus dangereuses que la presse les a largement citées, et que, vraies ou fausses, on les comprend comme le point de vue du gouvernement. C'est pourquoi il paraît essentiel de souligner certaines des imprécisions et erreurs *[page99]* qui abondent dans l'article de Lord Eversley, puis de résumer la politique actuelle allemande d'après nos informations les plus fiables, et enfin de réfléchir à la politique navale que ce pays devrait poursuivre, au regard de la position de l'Empire britannique et de l'Allemagne.[37]

La traversée vers le continent se pratique par un nombre croissant de Britanniques. Ce n'est plus l'apanage de riches oisifs mais une opportunité touristique à la portée de toutes les classes moyennes. Sur le « continent », des institutions pour jeunes filles offrent parmi leurs prestations « les cours de fin d'études » aux jeunes Anglaises aisées (*finishing school)*. Les pays européens représentent aussi une réserve d'emplois féminins comme ceux de nurse ou d'institutrice anglaise, un refuge pour les endettés ou pour une suffragette en délicatesse avec la justice. La traversée touristique ou échappatoire (généralement vers la France) apparaît par exemple dans les romans-feuilletons de cette période[38]. Le voyage plus facile s'accompagne aussi de la connaissance de la presse étrangère par le biais des traductions et/ou des éditions originales en vente dans les capitales ou les villégiatures européennes. L'Europe n'est certainement plus une grande inconnue. Certes, l'approche d'un pays européen par la filière touristique peut renforcer les préjugés raciaux, mais l'expérience personnelle du rapport à autrui peut aussi contribuer à les invalider. Enfin, si ces classes moyennes ont besoin de lieux concrets ou livresques pour exprimer ce qu'elles pensent être leur supériorité raciale, elles disposent encore de structures et de discours impérialistes. Dans un tel contexte, l'idéologie

---

[36] The Modernist Journals Project, *The New Age, A Weekly Review of Politics, Literature and Art*, 2, 2 (28 mars 1908), p. 436. L'auteur pourrait bien être J. M. Kennedy, traducteur de Nietzsche, critique de livres et auteur de la rubrique « politique étrangère ». Kennedy (pseudonyme : S. Verdad) s'inspire souvent de l'anglo-saxonisme, du progrès et du caractère dans l'histoire : curieuse alliance de la modernité revendiquée et du stéréotype déjà rétrograde avant 1914. L'hebdomadaire publie complaisamment deux courriers de lecteurs signés « An Englishman » et « Arch. Gibbs » qui tous deux rappellent le nom d'origine de Barker, sa naturalisation qui intervient après ses écrits sur le libre-échange et l'associent à une liste de personnalités qui ont remplacé leurs noms juifs par des noms anglais, « The all B— Party », 5, 24 (7 octobre 1909), p. 435 ; « Women and War » 15, 17 (27 août 1914), p. 404.

[37] J. Ellis Barker, « The Anti-British Policy of Germany (a Rejoinder to Lord Eversley) », *Nineteenth Century And After*, 62, 367 (septembre 1907), pp. 345-64, p. 346.

[38] Les petites communautés anglaises sur la côte normande et boulonnaise sont nées des besoins du tourisme anglais mais aussi parfois de l'urgence à trouver un refuge contre ses débiteurs. Fuyant son arrestation en Grande-Bretagne, Christabel Pankhurst a dirigé la *Women's Social and Political Union* de Boulogne. Par exemple, Beatrice Heron Maxwell, « The Pearl Maiden, a Romance of Bournemouth », *Titbits Novels*, Geo Newness Ltd, 1912, pp. 3-22.

des « races » européennes *[page100]* peut difficilement rester la norme qui cadrerait une pensée majoritaire des élites. À l'étranger, les classes moyennes consomment leur préparation culturelle en voyages, art et gastronomie, qu'elles appuient sur des caractéristiques nationales, toujours stéréotypées mais non raciales. Cette transition induit donc la coexistence de l'idéologie des « races » européennes, fondée sur l'hérédité, avec celle des caractéristiques nationales, fondées sur l'environnement, coexistence peut-être dans les esprits mais assurément dans les grandes revues[39].

Havelock Ellis (1859-1939), écrivain et contributeur prolifique, eugéniste militant, fabien, sexologue, est une grande signature avant 1914. Il contribue par de nombreux articles à *Contemporary* et *Fortnightly* entre 1904 et 1914, dont « Eugenics and Genius » (1913) et une série d'articles sur l'Espagne en 1907-1908, probablement tirés de *The Soul of Spain*, qu'il publie en 1908 : « The Spanish Ideals of Today », « The Spanish People » et « The Art of Spain » [40]. L'ouverture de « The Spanish People » introduit immédiatement le lecteur dans la filiation pseudo-historique du retard de développement propre au « sauvage » : *[page101]*

> On a dit que l'Espagnol ressemble à l'enfant qu'un père européen ferait à une mère abyssinienne. […] L'Espagne est un gros fragment d'Afrique et l'Espagnol est le premier né de l'ancien Nord-africain blanc, aujourd'hui considéré comme le géniteur de la principale composante de la population européenne. Comme l'a si bien dit Ripley, c'est la raison pour laquelle les Espagnols sont plus proches du type racial aborigène européen, que ne le sont les gens des autres territoires civilisés sur le continent européen.[41]

Ainsi pour Ellis, une race appelée « ibéro insulaire » ou parfois « *homo mediterraneus* » habite l'ouest de la Méditerranée, le sud de l'Italie et le Limousin et Périgord français. « Les caractéristiques raciales de ce peuple sont sa petite taille, ses cheveux noirs et son teint foncé ainsi que sa tête brachycéphale » . Les femmes collectionnent le plus de caractères négroïdes puisqu'elles sont « approximativement proches du développement typique de la Vénus hottentote[42] » et marchent avec des balancements du bassin comme les femmes des tribus d'Afrique tropicale, ce qui est aussi confirmé pour les femmes kabyles, renchérit Ellis. Le stoïcisme qui, écrit Ellis, est la seule philosophie instinctive du sauvage est en Espagne la philosophie fondamentale, presque élevée au rang de religion, d'où l'attrait puéril des

---

[39] Julius M. Price, « Russian Apathy and Insouciance », *Fortnightly*, (avril 1905), pp. 622-30. L'écriture médiocre fournit les stéréotypes raciaux « ordinaires » concernant les Slaves. Julius Price est envoyé par *The London Illustrated News*, probablement comme dessinateur (« *war artist* »), pour couvrir le conflit russo-japonais en Mandchourie. Un an plus tôt, Alexander Kinloch avait publié « The Pessimistic Russian » dans *Fortnightly*, 76 (janvier 1904), pp. 526-31, p. 526 : « Ainsi le *pessimisme* est l'attribut spécifique universellement appliqué à la Russie, et pourtant neuf Russes intelligents sur dix seraient très étonnés, si ce n'est attristés, s'ils savaient qu'ils viennent d'une race pessimiste. Pour commencer, très peu des opinions exprimées sur la Russie et les Russes sont fondées sur des informations obtenues directement des gens ou d'une connaissance personnelle du pays. » Kinloch explique ensuite que le caractère dominant des Russes (et non pas des « Slaves ») est justement leur capacité à s'amuser : l'environnement hostile (les hivers) explique leur soif d'amusement à la belle saison, *op.cit.*, p. 530.

[40] H. Havelock Ellis, « The Spanish Ideals of Today », *Fortnightly*, 83 (janvier 1908), pp. 83-93; « The Spanish People », *Contemporary*, 91, 497 (mai 1907), pp. 683-94; « The Art of Spain », *Contemporary*, 92, 499 (juillet 1907), pp. 82-93.

[41] Ellis, « The Spanish People », p. 683.

[42] La Vénus hottentote (Saartjie Baartman) est décédée en 1815 à l'âge de 26 ans. Voir Nicolas Blancel, Pascal Blanchard, Gilles Boetsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire, *Zoos humains*, Paris, 2002 ; loi n° 2002-323 du 6 mars 2002 relative à la restitution par la France de la dépouille mortelle de Saartjie Baartman à l'Afrique du Sud, *Journal Officiel* du 7 mars 2002.

Espagnols pour le cérémonial et le rituel. La phrase de conclusion d'Ellis est sans appel : « l'Espagne ne s'est pas encore sérieusement confrontée aux problèmes de la civilisation moderne »[43]. Cet article de 1907 décrète que les Espagnols sont les Noirs[44] de l'Europe, que leurs femmes s'apparentent à des monstres de foire aux organes génitaux *[page102]* protubérants et que leur avidité sexuelle leur donne une démarche bestiale. Selon Ellis, ils s'apparentent aux sauvages primitifs et sont en dehors de la « civilisation moderne ». Isolé par Emil Reich comme un anglo-saxoniste tardif dans « History and Character », Ripley[45] reste la référence d'Ellis. Quelques mois plus tard, dans « The Spanish Ideals of Today », l'anglo-saxonisme d'Ellis adopte une tonalité moins grossière ; il fait une liste d'auteurs qui, comme les autres Espagnols, ont deux défauts essentiels, un défaut de caractère, « la prédominance de la passion sur la volonté, et un défaut moral qui substitue au principe de justice le sentiment socialement incompatible de l'amitié et de l'affection ». C'est à cause du premier défaut que les Espagnols vivent dans le présent et repoussent à plus tard tout ce qui les dérange. « Leur seconde caractéristique est la source de l'immoralité administrative de l'Espagne qui ne relève pas tant de la vénalité et du vol que du sentiment enclin à favoriser un ami parce que c'est un ami, et qui érige l'impunité en loi. » [46] L'élitisme d'Ellis lui impose de citer les noms de ces auteurs, ses homologues, et de signaler que certains veulent régénérer leur pays. Chez le même auteur, à quelques mois d'intervalle, l'Espagne est sortie d'un état primitif et expose ses hommes de lettres qu'un « Anglo-saxon », Ellis, condescend à examiner : son système de pensée, infondé, abrite incohérences et contradictions internes. Ellis et les tenants de l'anglo-saxonisme n'en auront probablement guère été perturbés. Pourtant les éditeurs de *Fortnightly* et *Contemporary* avaient accepté ses articles et les lecteurs les ont lus. Ceux de la *Fortnightly* ont pu lire « History and Character » d'Emil Reich le mois suivant, en février 1908.

Cette coexistence au sein d'une même revue, voire chez un auteur unique, entre l'idéologie raciale dominante du XIX^e^ *[page103]* et l'expertise européenne du XX^e^ siècle semble manifester une forme d'hésitation ou en tout cas une transition. Ranimer les « races » européennes devient nécessaire pour ces idéologues qui arborent alors le langage maniéré d'une science de propagande. Comme chez les eugénistes anglais, il y a une simili-théorisation par des non-spécialistes du domaine, qui tentent d'utiliser le langage de la science pour construire par analogie une pseudo science. C'est ce que fait aussi Benjamin Kidd dans *Social Evolution*, 1899, ouvrage au style bavard et médiocre, dont le succès commercial (et les multiples traductions) lui permet de quitter son emploi administratif. C'est ce que font les littérateurs eugénistes comme Havelock Ellis et G. B. Shaw ou les eugénistes anglais qui se transforment en contributeurs le temps d'un ou deux articles[47].

---

[43] Ellis, *op. cit.*, pp. 685, 686, 688, 691, 693.

[44] Pour Ellis et la majorité de ses contemporains, les Noirs et/ou les colonisés sont nécessairement inférieurs.

[45] William Z. Ripley est Professeur d'économie à Harvard. Comme les moralistes colonisent l'histoire (Sidney Low), Ripley, économiste, s'adonne à l'ethnologie raciale. Il prédit la destruction de la culture anglo-saxonne « qui illumine le monde civilisé » par les vagues d'immigrants européens aux États-Unis. *The Races of Europe, A Sociological Study*, 1899; William Z. Ripley, « Races in the United States », *The Atlantic Monthly*, 102, 6 (décembre 1908), pp. 745-59.

[46] Ellis, « The Spanish Ideals of Today», p. 84.

[47] Boussahba-Bravard, *op. cit.*

L'anglo-saxonisme, les « races » européennes ou la « civilisation occidentale » sont les termes d'une même idéologie raciale en perte de vitesse, mais qui s'affiche toujours bien. En perdant la domination de la culture anglaise, elle a également perdu les esprits remarquables et les meilleures plumes. Ne restent que les polémistes racistes comme Havelock Ellis. Lorsque « *western civilisation* », devient le nouveau gant usagé de cette idéologie, ce modèle d'origine anglaise s'exporte vers les États-Unis bien sûr, mais également vers l'Allemagne, où Houston Stewart Chamberlain s'est installé, va épouser la fille de Wagner, publier en allemand, obtenir la nationalité allemande en 1916 et faire l'admiration de Guillaume II, puis d'Hitler. La supposée supériorité teutonique (aryenne) déjà développée par Gobineau est cristallisée par H. S. Chamberlain en Allemagne au moment où, en Angleterre, la pluralité culturelle et politique européenne devient indéniable pour presque tous. L'aryanisme succède aux « races » européennes et se concentre en Allemagne sans s'installer partout en Europe, d'autant que les caractéristiques nationales, nouvelles normes, sont un démenti idéologique et pratique à l'aryanisme.

Suffisamment européanisé, informé de la réflexion scientifique de son époque, souvent lucide sur les préjugés raciaux, Reich apparaît alors comme un vulgarisateur de culture européenne *[page104]* et historique. Il laisse un testament intellectuel dans un périodique pour « esprits de seconde zone », ignorant le mépris amusé de « l'élite moderniste » (souvent eugéniste et anglo-saxoniste) de *New Age* pour le petit immigré qui donne des conférences sur Platon aux dames de la bonne société londonienne.[48] *[page105]*

[48] The Modernist Journals Project, *New Age*, Jacob Tonson (pseudonyme d'Arnold Benett), « Books and Persons », 7, 7 (16 juin 1910), p. 160 ; T. H. S. Escott, « The Men who Pulled the Wires » 9, 6 (8 juin 1911), p. 125 ; Stanhope of Chester (pseudonyme de C. H. Norman), « The Innocence of Australians », 13, 9 (26 juin 1913), p. 244.